ALFRED REBOUX ABONNEMENTS: Un an . . . 50.>>

Colais, Somme, Aime, 15 fr. en et l'Etranger, les freis de poste

prix des Abennaments est payable ince. — Tout abennement continue, it réception d'avis contraire.

UN NUMERO 15 CENTIMES

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

sticuta et .e. acinomoses pour lent segus : alm ann bureaux du journal. colong, rue Nationr le 18

A Tourcoing, fue Nations to 18
A Lille, sia éuconsaite de l'Agence Atua, rue
e Pgs et nus bursaux du Nouvelliste du Nore
et du Pas de Calais, 8 bis rue du Curé-Sript Elleune

Paris, aux bureanz de l'agence Ausas pla e Boursa, 1, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 3

ROUBATX, LE 30 JANVIER 1884 "

LE DISCOURS DE M. J. FERR'

• Quand le gouvernement va, tout va, disait plaisamment M. Baudry-d'Asson. Il semble que M. Jules Ferry ait pris au sérieux cet axiome ironique. Dans la pre mière partie de son discours, il s'est atta chédatténuer la portée de la crise ouvriere: « Il ne faut pas, a-t-il dit, montrer de » l'optimisme officiel, mais il faut se garder des exagérations dans lesquelles il est impossible de ne pas trouver les mains de l'esprit de parti. > On neus permettra de trouver légèrement bur-leeque l'image des « mains de l'esprit de

Plus loin, M. J. Ferry, en veine de tournures pittoresques, nous dira encore qu'il est difficile « d'étouffer une inondation . puis il nous parlera du « thermo mêtre de la misère, qui a pour étiage le inscriptions du mont-de-piété. » A travers ces échappées de style imagé, M.J. Ferry ne nous a rien appris de nouveau, ou plutôt il n'a pas manqué un seul des effets oratoires qu'on pouvait attendre de sa rouerie ministérielle. Ainsi il devait rendre responsables de la crise eles anarchistes auxquels se joignent les royalistes. » Il devait tâcher d'atténuer les souffrances de l'agriculture et du commerce en alléguant que le mal était commun à tous les pays de l'Europe. Il a successivement employé, comm c'était prévu, ces petits artifices d'argu-

M. le président du conseil a bien vou lu reconnaître que la concurrence étrangère, pratiquée par tous les moyens, per-fectionnement de l'outillage, avantages de la main-d'œuvre, et la « folie des constructions, » avaient amené dans les industries de luxe et celle du bâtiment une crise sérieuse, mais elle lui a paru plus parisienne que nationale. Il a de mande à ceux de ses collègues « qu. connaissent le mouvement des grands ports de Rouen, du Havre et de Bordeaux, s'il était à leur connaissance qu'il existât dans ces grands centres • une crise particulièrement calamiteu-• se. • Cette question, à laquelle M. J. Ferry s'est lui-même répondu négative ment, n'a pas été sans provoquer la pro-testation de quelques députés autres que ceux des centres indiqués.

D'ailleurs, M. J. Ferry ne manque pas de découvrir des sujets de compensation dans cette crise, d'après lui essentielle ment parisienne. - . La confection des dames, s'est-il écrié, résiste vaillamment. Il a avoué que le gouvernement était dans l'impuissance d'aviser à cetle situation, qui ne pouvait qu'empirer en 1885. C'est insolent. Il avait raison en principe, mais les gauches se rappelaient que le ministre 'd'aujourd'hui affirmaii sons l'empire que lui et ses amis une fois au pouvoir, les ouvriers verraient renai-

tre l'âge d'or, et nous en sommes loin. Elle murmurait, mais elle votera. En comme, toute cette partie du discours n'a été que le développement de cette idée : Que voulez-vous que nous y fassions. M. J. Ferry aurait mieux fait d'imiter la sincérité de M. Henri Maret, lorsqu'occupant la tribune avant le ministre, il disait : Si j'apportais une solution, je ne parlerais pas si longtemps.

LA CRISE OUVRIÈRE

On lit dans le Français:

« Les « anarchistes » sont furieux des ricans ments avec lesquels les ministériels ont accueilli e discours de M. Tony Révillon. Un de leurs journaux raconte que, pendant que les «ministé-riels» interrompaient le discours de M. Tony Révillon, un républicain, qui est « des meins révo-lutionnaires», se serait écrié : « En vérité ces gens-là re méritent que d'être jetés par les feasres. » Ce langage laisse deviner tout ce que la racation sociale excite de celère et de violence lans le parti. La discussion actuelle n'aura fait nenter la déception et accrettre la fureu essocialistes. La situation pourrait s'aggra er à la suite de cette discussion. >

LES AFFAIRES D'EGYPTE

En l'absence de nouvelles du Tonkin on s'occupe beaucoup, aussi bien en Alle magne qu'en France et en Angleterre, des affaires d'Egypte, et la question 1 u rétablissement de l'administration finan-cière auglo française est remise sur le tapis avec une persistance qui n'est peut-ètre pas sans signification. Il est certain, suivant la Gozette de Cologne, qu'il y a eu à ce sujet des consultations entre

les divers gouvernements, lesquels ne s'opposeraient pas à cette mesure. L'Angleterre elle-même y consentirait tout en demandant que l'on attendit, pour agiter la question plus sérieusement, que les affaires d'Egypte aient pris meilleure tournure. Cette réserve paraîtra toute naturelle, car on n'agite cette question dans la presse que dans l'espoir de tirer parti des difficultés où l'Angleterre se lébat actuellement. On se flatte d'obte nir aujourd'hui de sa détresse le rétablis sement du contrôle à deux, qu'elle a s cavalièrement supprimé, il y a deux ans Ce n'est la qu'un ballon d'essai. Les évè ements en décideront.

UN MEETING A MÉNILMONTANT

Un nouveau meeting d'ouvriers sans travail pécialement consacré aux ouvriers du 20e arron lissement, a eu lieu, lundi soir, au gymnase Tour tier, boulevard de Ménilmontant, à Paris. Les hiffonniers avaient été spécialement invités à s'v endre. Un desleurs, le citoyen Coulard, avait été appelé à la présidence, mais cela ne pouvait pas faire l'affaire des meneurs, qui ont protesté sous prétexte que Coutard, bien que se ricommandant son ministère, mais le président du con par ses opinions à l'estime des révolutionnaires ne pouvait présider leur réunion, attendu qu'il était lui-même brocanteur en vieux, c'est-à-dire patron, et exploitait les prolétaires.

On se passe de président et on charge un secre aire d'appeler les erateurs. Tous concluent à la nécessité de la révolution pour mettre fin à la mi-aère. Si le chômage doit être attribué à l'excès de production, dit l'nn, eh bien, emparons-nous des duits qui sont en magasin et consommon Mais les propositions les plus violentes sont celles qui attirent les applaudissements les plus nourris. dynamite, dit un anarchis

- N'ayons plus le préjugé stupide, ajoute un autre, de nous considérer comme voleus lorsqu nous reprenons ce que nous avons produit. L'orsqu nous n'avons pas à manger, conduisons nos fem nes et nos enfants chez les gargotiers et retiron tous sans payer. Et, si on nous f... dedans, as moins on nous f... à manger. Demain, nous tien drons un grand meeting à Charonne; si nous n faisons pas recette, nous f... le patron à la porte Relativement aux chiffonniers, on les engage ne plus parlamenter avec les bourgeois, mais prendre une botte à ordures et à en « coiffer Pou

Un possibiliste, partisan des moyens pratique pour arriver à la révolution, fait ressortir l'ina-nité des procédés anarchistes : « Vous avez dé-crété la révolution à la salle Lévis, dit-il, mais le endemain, la révolution n'était pas plus avancée ue la veille et l'ouvrier sans pain était tout auss ffamé. Nous reprimes l'affaire pour notre propre ompte et nous allâmes mettre les députés en de eure de pourvoir à nos besoins. Nous les placion ainsi dans l'obligation d'avoner leur impu et nous faisions voir aux ouvriers qu'ils n'avaient à compter que sur eux-mêmes. Voilà l'avantage

à cette théorie les 4 aoû et 14 juillet faits par la bourgeoisie sans aucune organisation préalable. Ce n'est qu'après la victoi-re que les organisateurs sont venus « décrocher la timbale ». Par l'organisation, la révolution est im

A la fin de la séance, on vote une niotion dan laquelle il est déclaré que les moyens révolution-naires sont les seuls capables de mettre fin à la

Le bruit avait couru, au début de la réunion que la maréchale Wood et plusieurs soldats de l'Armée du Salut se trouvaient dans la salle, ainsi que quelques royalistes. Un des orateurs du dé-but a fait allusion à ce fait et a demandé que les évolutionnaires ne permissent pas aux bourgeoi e venir prendre part à leurs délibérations.

- Des mesures sévères sont prises contre cer ens-là, annonce le secrétaire.

Il y avait quatre cents personnes environ oique les chiffor nniers y eussent été pécialement convoqués, il en est venu fort peu La réunion était presque exclusivement con de révolutionnaires du 20° arrondissement.

LETTRE DE PARIS

Paris, 29 janvier.

Vous connaissez les prétentions de la gauche radicale à l'endroit de la succession du ministère Ferry. Je vais vous entretenir des prétentions des mencurs de l'Union républisaine, MM. Spuller, l'Union républisaine, MM. Spuller, l'Engré Paul Bart. Antonin Proust, Allain-Targé, Paul Bect, les fidèles de feu Gambetta et les héri-tiers, disent-ils. de la doctrine du maître, à vouloir, eux aussi, renverser le cabinet Ferry, pour en composer un au-tre, dont ils se distribueraient les porte-

feuilles. Ne vous étonnez pas, du reste, si les meneurs de l'Union républicaine sont mécontens de M. Jules Ferry. Ils espéson ministère, mais le président du con seil ayant repris tout son libre-arbitre et ayant, en diverses occasions, pris juste le contrepied de la politique de MM. Paul Bert, Spuller et Allain-Targé, on 'a plus songé qu'à le renverser.

suivis par le gros de l'Union républicaine qui emboîte encore le pas du ministère aussi s'occupe-t-il, en ce moment, de contracter des alliances, non pas seulement représentés par des habillements tout ui attirent les applaudissements les plus nourris.

— Nous n'en finirons que par l'emploi de la Freycinettistes et M. Wilson.

It industrie cotonnière a eu l'avantage

non pas seulement parce que la gauche marché et la vente pendant l'année a été non pas seulement parce que la gauche radicale entend se faire la part du lion dans le nouveau cabinet, et que les vi sées de MM. Spaller, Paul Bert et C° sont inconclliables avec ces prétentions, mais encore parce que M. de Freycinet et ses anciens collègues ne s'accomoderont ja-mais de la politique autoritaire qui, volens aut noiens, formera toujours le fond di sac des héritiers du grand hom-me. D'ailleurs, si l'on venait, par hasard à se mettre d'accord sur le programme. l'on ne s'entendrait jamais sur la distr oution des portefeuilles, attendu que M Spuller veut être ministre des affaire étrangères, M. Allain-Targé, ministre des finances; M. Paul Bert, ministre de l'intérieur, et M. Antonin Proust, minis tre de l'instruction publique et des beaux arts.

Les difficultés sont grandes, comm vous le voyez, pour la réussite de l'entreprise projetée, et je crois, en outr que les quatre conspirateurs ont le gran tort de ne pas tenir assez compte des dis positions de l'Union démocratique, que se rallierait pas à eux sans condition c'est á dire sans stipuler l'octroi de plu sieurs porteseuilles et l'exclusion du pro gramme ministériel de quelques-une des revendications chères à la gauch

BULLETIN ÉCONOMIQUI

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE DES TISSUS EN ANGLETERRE PENDANT L'ANNÉE 1883

Les filateurs du Yorkshire ont récen ment fait de grands frais pour adapter leur outillage aux goûts nouveaux des consommateurs. Leurs filages et leurs onsommations de e fils de Botany comme on appelle les fils fabriques avec la laine des mérinos d'Australie ont considérablement augmenté cette année, et le résultat en est qu'ils ont vendu beaucoup plus, tant à l'étranger qu' l'intérieur, et qu'en ce moment il y a moins de machines arrêtées dans ces industries que dans presque toutes les autres. Ils bénéficient en même temps du bas prix de la matière brute ; cepen-

		1883	
			Stock infé
128898000		129010000	
19440000		13850000	
	00000880		- 115460000
494109000			
1 2	77180000		- 2205'000)
nes i	3060000		85981000
tc.	14700000		20905000
	21150000		411550000
	19440000 19440000 494109000 1 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2 2	e 128898000 19440900 	e 1288/9000 129010060 19440000 13850000

Les provisions pour la consommation intérieure paraissent avoir été légère ment réduites; mais en 1882 elles avaient été excessives. Prenant approximative-ment ces achats à un schilling la livre, ils coûtent à nos manufacturiers, envi ron:

1883 n'a plus soffgé qu'à la renverser.

Il me faut, au surplus, constater que Les valeu r des exp. ont été:

ces fidèles de (jambelta sont loin d'être Fi s 3.237.000 8.76800 21 587 000 22.16 .00

sais compter des chiffres considérables

Réussiront-ils ? C'est peu probable, de trouver la matière brute à meilleur l'administration ou de la direction.

tres-forte.
Pendant une grande partie, les filateurs

ont eu de beaux bénéfices, quoique la majeure partie des profits ait été pour le district de Oldham. Mais, même là la fin d'année a été moins satisfaisante et les tisseurs sont loin d'avoir fait un com-merée prospère. Les armateurs ont continué à envoyer des marchandises en Orient, en avance sur la consommation, et ou croit que les stocks de l'Inde et de divers autres endroits sont assez lourds. D'où il résulte que les prix sont aujour d'hui tombés à un niveau qui ne rému-nère plus le commerce, et qu'il a fallu réduire à la fois et les heures de travail et les salaires. Les statistiques pour 1882

	er 1000 sour les suivantes :					
ne n-	1883 Cw(s.1121v. st. Importations 1: 368.000 Exportations 2,263.000		1882 Cwts. 15,795,000 2,365,000	Stock int.		
nd s-	Coût de ces marchan- dises à de Liv. 3 le	13,165,000 Liv. at.		13,430,000 Liv. st.		
ui	cwt	39,200,000		40,000,000		
u- 0-	chandises en 1882 par la diminution en 1883,					
es	le coût du coton pris pour la consomma- tion a été d'environ.	39,500,000		38,500,000		
ne	La valeur des ex- portations pendant ces deux années a été:	i i		,		
	Fils Objets manufacturés	13,500,000 62,935,000	19	12 865,000 62,937,000		
E. I	Total	76,437,000		75,793,000		

On estime que les sept huitièmes du oton manufacturé en Angleterre sont

exportés. L'industrie du drap est restée molle oute l'année, sans être aussi mauvaise que quelques autres de nos grandes industries. Nos importations de lin (1.546,931 cwts), ont été bien moindres qu'en 1881. alors que la Russie a donné une récolte superbe. Mais les prix, à peine relevés au commencement de l'année, sont à per près retombés au plus bas point, attendu que la récolte russe de 1883 paraît de voir être abondante. Quant à la produc tion irlandaise, il est à regretter que 'espace ensemencé ait été dernièren beaucoup réduit. L'an dernier, 95,943 element ont été ensemencés mais le rendement s'éleva à 365.840 cwts par acre, de sorte que notre approvision nement total de lin peut approximativement être fixé à environ 2.000.000 cwts évalués à plus de 4.000.000 de livre ster ling.

SÉNAT

Service télégraphique particulier ET PAR FIL SPÉCIAL Seance du mardi 29 janvier 1884 PRÉSIDENCE DE M. LEBOYER

La séance La séance est ouverte à deux heures cinq m

Le procès-verbal de la séance précédente est la

LES SYNDICATS PROFESSIONNELS

L'article 1er, portant abrogation de l'article 416 du code pénal, est adopté par 149 voix contre

Les articles 2 et 3 sont adoptés

Discours de M. Marcel Barthe M. MARGEL BARTHE développe un amendemen endant à rédiger ainsi l'article 4: « Les fondateurs de tout syndicat professionne

deviont déposer les statuts et les noms de ceux qui, à un titre quelconque, seront chargés de

» Le dépôt aura lieu à la Mairie de la localité le syndicat est établic et, à Paris, à la préfecure de la Seiné.

Jeudi 31 Janvier 1884

ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

30 c.

Propriétaire-Gérant

Annonces: la ligne. .

Réclames :

) Ce dépôt sera renouvelé à chaque chang la direction ou des statuts.

> Communication des statuts devra être donnée par le maire ou par le préfet de la Seine au

reur de la République > Les membres de teut syndicat professionnel, chargés de l'administration ou de la direction de ce syndicat devront être Français et jouir de leur droits civils.

L'orateur ne s'explique pas que l'on pu dispenser certains syndicats professionnels de déposer leurs statuts; il faut que l'acte de naissance des seciations soit connu de l'administration, sinor

on arrive à tolérer des associations occultes, à réer une loi spéciale pour une classe de la société. L'orateur fait remarquer que les syndicats oc-

cultes profiteront des dispositions du second para-graphe de l'article 1er et pourront discuter toutes les questions économiques, industrielles et comerciales. Ces syndicats ne seraient, en réalité que des

ociétés secrètes, soustraites à toutes les exigences que la loi actuelle leur impose; ce pourrait être ort dangereux.

Le Sénat maintiendra donc sa première rédac-

Discours de M. Tolain

M. Tolain dit que, dans toutes les asse ouvrières, il y a une période d'élaboration per dant laquelle on ne peut pas encore exiger le déoôt des statuts.

Discours de M. Waideck-Housseau

M. WALDECK-ROUSSEAU. - Le gouvernement connaît la publicité des associations comme un rollaire de la liberté; je ne puis donc que m'ascier, dit-il, à l'amendeme t présenté par M. Marcel Barthe au paragraphe 1er de l'article 4. L'amendement de M. Marcel Barthe est

dopté. MM. Béranger, Marcel Barthe et Testelin

rennent ensuite la parole. L'article 4 est adopté.

Discours de M. Lenoël

M. Lenort combat l'article 5 qui permet la fédération des syndicats professionnels. Cette dispo-sition a déjà été repoussée par le Sénat. Elle a été rétablie par la Chambre des députés.

L'orateur s'attache à démontrer qu'il y a antimie entre l'article 5 et l'article 2 qui dit que les imilaires.

Il déclare qu'il n'y a pas d'intérêts communs entre syndicats de professions différentes, et que, par conséquent, la fédération est inutile, elle est même dangereuse.

Toutes les législations se sont préoccupées des ociations. Toutes nos lois administratives porent des dispositions proscrivant toute corresponance entre les corps élus eux-mêmes.

Comment se fait-il que la loi municipale interlise la simple correspondance entre les conseils nunicipaux et que la loi sur les syndicats autorise la fédération? Il est incompatible qu'on donne un pareil droit aux associations libres, alors qu'on le efuse aux corps constitués élus par la nation.

Le Sénat ne consacrera pas cette inégalité. Très-bien ! au centre et à droite.)

M. Toyam soutien l'utilité de l'article M. DUPUT DE Lôme combat la fédération des

M. WALDECK-ROUSSEAU dit qu'elle est deman

par des industriels autorisés. La suite de la discussion est renvoyée à feudi.

Le budget extraordinaire

M. Tirand dépose le budget extraordinaire modifié par la Chambre.

Il est adopté. La séance est levée.

Mémoires d'un caissier

PAR ADOLPHE RELOT ET JULES DAUTIN

Deuxième Partie

LE CONTUMAX X

— Je ne crois pas ; c'est une connaissance à M. Syramin et à sa mère. Elle a habité ici, avant mariage, justement l'appartement qui est

-Pad maintenant. Je reviendrai.

Et Iriel sortit, Il était hors de lui. Il se répé wity en serrant les poings avec rage :

— Oh ! les infânces ! Ils se connais

r, qu'une pareille révélation p

XI Il ressentait cet outrage comme s'il lui eut été personnel. Dans son indignation, il voulait dé-manquer, punir ces misérables. Mais il songes à ntrigue ; je veillerai, et je saurai bien y mettre

En rentrant à l'hôtel, il trouva Antoinette oc-cupée, avec sa femme de chambre. à ses prépara-tifs de départ : elle allait et venait, animée, active qu'à Paris. Dès demain il sera installé. Je l'ai ettant la main à tout.

Il la suivait des yeux. Combien il aurait préféré à cette pétulance, les langueurs d'autrefois ! En wagon, elle se retira dans un cein, silen-cieuse et pensive. Cela se comprenait : elle allait le revoir! Et Iriel se disait avec une colère sourde que c'était pourtant lui qui, le matin, avant envoyé ce jeune homme au Plantin. Quel rôle on — C'est bien, dit-elle, nous verrons... voyé ce jeune homme au Plantin. Quel rôle on — leur avait jait jouer, à Maheurtier et à lui? Mais tard.

elane durerait pas. Il était nuit close quand ils arrivèrent au Plantin, Maheurtier était un peu inquiet. Il vint au-devant d'Antoinette, et l'embrassa sur le front. Il était heureux de la revoir.

— Et puis, j'ai une bonne nouvelle à vous an-

ncer, dit-il, j'ai reçu aujourd'hui la visite de Ah l oni... je sais... fit-elle.

Tiens i c'est vrai, Iriel doit vous l'avoir dit; e'est lui l'a envoyé. — Merci, mon brave Iriel! — Il est décidément très-bien, ce jeune

Il est intelligent; et puis, il a un air de loyau té et de franchise que j'aime. Nous avons causé lorguement. Il est fier, ma chère Antoinette, de admiration qu'il vous a înspirée, et il m'a protalent. Il ne veut travailler que peur vous; n'est-

- De plus, continua Maheurtier, il va devenir notre voisin; il a loué aujourd'hui même cette

prié de venir nous voir tous les jours, le plus souvent possible. Ce sera une distraction pour lui Il pourra même travailler ici, dans le parc. Et,

en même temps, ma chère Antoinette, si l'envie vous prend de vous remettre à la peinture, il se

Iriel, depuis quelques instants, avait l'air son bre, agité, impatient. Maheurtier s'en aperçut. — Qu'est-ce que vous avez donc, mon cher II ui demanda-t-il.

- M. Iriel était un peu souffrant en quittar Paris, dit Antoinett - C'est donc cela, fit Maheurtier. - C'est complètement passé ; je me sens tout-à-fait bien, dit Iriel, qui voulait à tout prix

- Moi. rien

n'éveiller aucun soupçon. Cependant, quand Antoinette se dans sa chambre, il se rapprocha de Maheurtier.

— Quelle confiance vous avez dans ce jeune homme! lui dit-il. Quelle subite amitié! Vous le mnaissiez donc un pen autrefois ?

— Nou, mais sa physionemie m'a plu tout de

uite; on sent qu'il est bon, loyal. Est-ce que ce

n'a pas été aussi votre impression, ce

- Cependant quoi ? Avez-vous appris quelque ntre lui ? - Non.

- li est bon d'éprouver un peu les gens avant de se livrer à eux. - Bah! lassez donc! C'est un honnête et charant garcon, i'en suis sur. Mais vous, mon cher

Iriel, je ne vous reconnais plus. Voyons, qu'est-ce qui yous prend ? - Rien. Je parlais d'une façon générale. Ces réticences n'altérèrent en rien la confianc de Maheurtier. Le lendemain, quand Richard se

résenta, il alla à sa rencontre et lui serra cordiaement la main. - Je vous remercie, lui dit-il, de vous être so renu de votre promesse. Vous savez que ma maion est la vôtre, en attendant que vous soyez ins-

- C'est déjà fait depuis ce matin, répondit Ri chard. Tout ce qu'il y a de plus sommaire ; de quoi camper et travailler, voilà tout. Richard et Antoinette ne taiderent pas à se

allé chez vous.

rouver en présence l'un de l'autre. Ce fut une orte de présentation froide et cérémonieuse, comme s'ils ne s'étaient jamais vus ! Iriel, qui les ob-servait, s'indignait intérieurement de cette hyporisie : avec quelle habileté ils dissimulaient le embarras, leur émotion : elle, sous des facons détachées, lui, sous les airs' d'une déférence respe

sition. On fit quelques tours dans le parc. Richard

Maheurtier.

temps seul à travailler dans le parc. Vainement | timents ? J'ai ai été trompé, moi aussi. Et pour blait qu'elle eut pris le parti de l'éviter. Elle ve- lache et vil séducteur, Comme l'aime! comme elle ait de temps à autre regarder le progrès de son s'entend avec lui! Si c'était un autre qui lui fit ravail, mais jamais seule; toujours son mari ou subir des explications pareilles Iriel l'accompagnait. Ces obstacles irritaient le peintre. Il parla des essais d'Antoinette : n'avait- Il fut surpris de les retrouver tous trois. elle pas l'intention de les continuer ? Voulait-elle en rester là ? Maheurtier, de son côté, insista; et enfin, un jour, elle consentit à prendre une leçon. Cette leçon eut lieu dans une des pièces du rez-

le-chaussée. Iriel et Maheurtier y assistaient.

Mais leur présence n'empêchait pas que Richard — C'est cela l en voilà ass ent Antoinette sous les yeux, près de lui, qu'il Si nous faisions un tour dans le pare? eurât sa robe, que leurs ma ent à propos de palette ou de crayon... Il prolongeait le plus possible ses démonstrations, dans le but de fatiguer Maheurtier et Iriel, et de leur faire quitter la place. En effet, Maheurtier ne tarda guère à écouter un pen distraitement; puis,

- Mon cher ami, nous ne comprenons pas rand'chose à tout cela. Vous ne paraisses pas ous intéresser beaucoup...

- Mais si ! fit Iriel vivement. J'ai toniours eu lu goût pour la peinture. - Ah! vraiment? Eh bien, restez, Moi j'ai un

lettre à écrire; voici l'heure du courrier. Il sortit. Mais Iriel resta, attentif, en appar

trouva là de beaux points de vue, d'excellents su-jets de composition.

aux explications du peintre, mais préoccupé jets de composition. - Venez donc demain vous installer ici, lui dit jeunes gens et de l'aveugle confiance de Maheutier - Comme il est beau? se disait-il en suivant Il accepta avec empressement. Mais le lende-nain et les jours suivants, il fut presque tout le croirait pas à la noblesse, à la loyauté de ses senappelait une entrevue avec Antoinette; il sem- tant quel rôle jouc-t-il en ce moment; celui d'un

Au bout de vingt minutes, Maheutier rentra.

- Oh! dit-il, quelle persévérance ! Il ne faut cependant pas vous fatiguer, ma chère Antoiuette.

- C'est cela! en voilà assez pour aujourd'hui.

La proposition fut acceptée, et Antoinette donna le bras à sen mari, ce qui fut consi téré par

Les jours suivants, Antoinette déclara qu'elle ne se souciait pas de prendre d'autres leçons : elle était fatiguée, puis elle sentait, décidément qu'elle n'avait aucune disposition, bien que M. Syramin affirmat le contraire. Du reste, il semblait qu'elle prit à tâche de déjouer combinaisons de Richard pourse trouver seule avec elle. Celui-ci ne savait qu'imaginer ; il avait teu tenr des accès de découragement et d'andace.

(A suime